

QUELQUES FEMMES RESISTANTES EN ISERE



Léa Blain



Lucette Blanc-Fatin



Jeanne Durand



Marguerite Gonnet



Paulette Jaquier-Roux



Isaura Luzet



Eva Péan-Pagès



Marie Reynoard



Rose Valland



*Quand les hommes laissent tomber les armes,
il faut bien que les femmes les ramassent.*

(Marguerite Gonnet)

Pour évoquer le souvenir des trois grands hommes – **Fourier** et les deux **Champollion** – qui ont tant fait pour la renommée de Grenoble, il avait fallu quitter l'enceinte du cimetière St-Roch, aucun d'eux n'y étant inhumé. Par contre, le cœur de la cité regorge d'indices rappelant leur mémoire.

Il en est de même pour les **héroïnes** de la Résistance. On est en droit de se demander pourquoi on voit si peu apparaître, sur les tombes de St-Roch, la mention de **résistante**. Il y a, bien sûr, les sépultures d'Isaure Luzet et de Lucette Blanc-Fatin ; mais c'est bien peu par rapport à la part prise par les femmes dans la lutte contre l'occupant. Peu ont tiré sur l'ennemi, mais le combat armé n'était pas la seule façon de résister. Il y avait beaucoup d'autres façons de s'opposer aux nazis et à leurs collaborateurs : accueil des exilés, des proscrits, protection des enfants, aide aux réfractaires du STO et surtout, sauvetage des Juifs. Ce furent des actes tellement répandus que les historiens n'ont pas cru bon d'en conserver la mémoire détaillée et que les responsables de ces actions héroïques ne s'en sont guère vantés.

Si on accepte de franchir les murs du cimetière et même ceux de la ville de Grenoble, on va vite rencontrer la trace de femmes qui n'eurent pas peur de tenir tête aux Allemands. On se propose, dans cet opuscule, de rappeler la mémoire d'Iséroises remarquables sur lesquelles il est possible de trouver de la documentation.

Nous avons beaucoup cherché du côté des **infirmières**, surtout de celles qui ont soigné les combattants. Pas de trace apparemment autour de l'hôpital clandestin de Belledone, celui du Dr Michallon, que ce soit sur le site du Pré de l'Arc ou celui des Sept-Laux. Par contre, dans le secteur de l'Oisans, grâce à André Baroz, on connaît le nom des infirmières de la section Porte, qui a tenu tête à l'ennemi au début d'août 44. Elles se nommaient **Anjo** et **Simone Voisin**. Cette dernière a été gravement blessée et laissée pour morte le 13 août sur le champ de bataille du Poursollet. Le Dr Pardé, le jeune médecin, a été tué à ses côtés. C'est tout ce que nous savons. Qui étaient ces infirmières engagées dans les maquis ? D'où venaient-elles ? Bien des questions restent en suspens.

Nous avons plus de détails sur l'hôpital clandestin du Vercors, retranché dans la **grotte de la Luire**. On connaît le nom de ses 9 infirmières ainsi qu'une partie de leur itinéraire. Il semble cependant qu'aucune ne soit iséroise. C'est pourquoi nous ne leur consacrerons pas de page spéciale dans cet opuscule.

Elles soignaient environ 40 blessés dans cette grotte, dont 4 soldats allemands. Elles ont subi l'attaque des ennemis qui ont commencé par arracher les pansements des blessés et en tuer 13, jugés intransportables, puis en ont emmené 25 vers Rousset pour les tuer à leur tour. Les trois médecins et l'aumônier ont été faits prisonniers, emmenés à Grenoble et fusillés au Polygone aux environs du 10 août, exceptés le docteur Ganimède et son épouse qui avaient réussi à s'enfuir.

Deux des infirmières, **Lucie Jouve** et **Marie Roblès**, avaient échappé aux atrocités, parce qu'elles soignaient des blessés dans une autre cavité. Les 7 autres ont été déportées à Ravensbrück. L'une, **Odette Malossane**, y est morte des mauvais traitements endurés. Les autres, très soudées, ont réussi à se maintenir en vie, à s'enfuir lors d'un transfert à l'approche des libérateurs et à se faire héberger par des paysans allemands. C'étaient **Rosine Bernheim**, **Cécile Goldet**, **France Pinhas**, **Maud Romana**, **Suzette Siveton** et **Anita Winter**.

Pour la grande majorité des femmes de cette époque, le principal souci était de trouver à manger pour leur famille. Venait ensuite l'obligation de ne pas s'exposer aux arrestations de la gestapo ou des miliciens, malgré la nécessité morale de nourrir ou d'aider *les terroristes* – c'est-à-dire les Résistants et les proscrits – actes qui étaient punis de mort ou de déportation.

On peut tenter de comparer la situation des femmes en 40-44 avec celle en 14-18, première guerre mondiale. L'ennemi – le même – avait été contenu dans le nord. Il s'était certes livré sur la population de Belgique et du nord de la France à des **atrocités** identiques à celles perpétrées en 43-44, mais ces armées n'avaient pas atteint l'Isère. En 1914, beaucoup de femmes étaient devenues infirmières – ou aides-soignantes – dans les multiples annexes hospitalières de la région, car les blessés étaient innombrables. Certaines femmes s'étaient même engagées comme infirmières sur le front, telle **Marie Curie**, qui faisait profiter les chirurgiens de sa précieuse compétence dans le domaine des rayons X.

La tâche la plus importante à laquelle les Iséroises ont été astreintes en 1915-1918 a été celle de l'intendance : fournir l'alimentation pour la nation et pour l'armée, confectionner les vêtements militaires et fabriquer des munitions. Il fallait non seulement remplacer les hommes, mais aussi accroître considérablement la production, car la guerre est dévoreuse de moyens. Une très grosse difficulté supplémentaire attendait les paysannes : les meilleurs chevaux avaient tous été réquisitionnés. Elles ont dû faire sans eux – et sans les hommes.

On sait qu'à Grenoble, des femmes ont été recrutées en grand nombre pour fabriquer *le pain du soldat* aux Ets Brun, pour usiner des obus chez Bouchayer et, nous le supposons, pour fabriquer aussi des explosifs et des gaz de combat à Jarrie et à Pont-de-Claix.



Cette photo, prise dans l'Oise en 1917 par JB. Tournassoud, pourrait illustrer le travail des paysannes durant la première guerre mondiale et celui des déportées de la seconde.

Léa Blain



Léa Blain est née à Tullins (Isère) en 1922, mais, 3 ans plus tard, sa famille s'installe à Chatte. Ses parents sont de modestes ouvriers qui l'élevèrent dans le culte du devoir et du don de soi. Elle travaille à l'usine Morel de La-Sône ainsi qu'au bureau de poste de Chatte et anime le groupe catholique local des *Ames Vaillantes*.

A 20 ans, elle apparaît comme une belle jeune fille au regard clair, pieuse, patriote, intrépide, brillante et courageuse. Dès 1942, elle s'engage dans la **Résistance**, assurant des liaisons, transportant des plis et des documents. Son nom de guerre était *Louise Bouvard*. En 1943, elle apportera son soutien aux réfractaires du STO recherchant un refuge.



Début juillet 1944, comme beaucoup de jeunes Isérois, elle entend l'appel des organisateurs du maquis du Vercors et *elle y monte*. Elle deviendra codeuse-chiffreuse dans l'équipe radio de la mission *Eucalyptus* larguée le 29 juin sur le terrain *Taille-crayon* de Vassieux, puis installée au hameau de la Britière, commune de St-Agnan. Leurs messages étaient destinés à De Gaulle à Alger ou à Churchill à Londres.

Le groupe *Eucalyptus*, composé surtout d'officiers américains et anglais, devait aussi former les maquisards au maniement des armes parachutées, leur transmettre les décisions tactiques d'Alger (guérilla) et rendre compte de l'évolution des combats.

On sait combien l'énorme supériorité de l'ennemi en hommes et armement a provoqué, les 21, 22 et 23 juillet 1944, l'effondrement des maquis du Vercors et l'exécution d'une notable partie de la population (840 morts) soumise aux pires atrocités.

L'ordre avait été donné aux reîtres allemands d'exterminer toute la population, femmes et enfants compris, ainsi que le bétail, pour ôter aux maquisards toute possibilité de nourriture. En effet, ces derniers avaient ordre de se disperser s'ils survivaient et de se réfugier le plus possible dans les forêts quasi impénétrables du Vercors. Poussés par la faim, ces combattants ont cherché à fuir le Vercors par petits groupes à partir du 31 juillet.



Vassieux après l'attaque allemande

Presque tous ces groupes sont tombés dans des pièges tendus par l'ennemi. Ainsi Jean Prévost et son équipe seront tués au pont Charvet, au-dessus de Sassenage, le 1er août*. Léa Blain était réfugiée avec eux dans la *grotte aux Fées*. Le sous-lieutenant Rémi Lifschitz, blessé, avait voulu prendre un chemin plus court et Léa avait décidé de l'accompagner. En cours de route, au hameau du Pouteil, un fermier leur offre un bol de lait et leur conseille la prudence. Le 1er août, tous deux tombent sur une patrouille allemande à la **Croix des Glovettes** à Villars-de-Lans. Le combat s'engage, bref et disproportionné ; deux Allemands sont tués, mais également Léa et son coéquipier.

S'approchant de leurs corps, l'un des Allemands aurait déclaré : *Ces gens-là ne sont pas des terroristes, ce sont des héros*.

Un monument leur est dédié à l'endroit de leur mort. Léa Blain repose au cimetière de Chatte et Rémi Lifschitz à Villard-de-Lans. A la nécropole de Saint-Nizier, un cénotaphe rappelle leur souvenir. Plusieurs édifices, écoles, crèches portent le nom de *Léa Blain* (Chatte, Fontaine, St-Antoine-l'Abbaye ...), ainsi que des rues comme à Echirrolles, Nîmes... et même Paris.



Monument aux Glovettes

* La veille, son ami, l'aviateur Antoine de Saint-Exupéry avait disparu en Méditerranée.

Lucette Blanc-Fatin

Le 14 décembre 1943, très tôt le matin, Lucette Blanc-Fatin était arrêtée par la gestapo dans son petit café, le bar des Alpes, 10 rue du Quatre-septembre à Grenoble.



Lucette Blanc-Fatin en 1945, à droite

Très peu de temps après, son mari, Lucien, était à son tour arrêté à la sous-intendance, sur les quais, ainsi que leur fils André, sur les lieux de son travail, chez Billot à Grenoble. Une opération rapidement menée. Tous les trois, ardents résistants qui appartenaient au réseau Corvette, avaient sans aucun doute été dénoncés. Mais par qui ? On ne le sut jamais. Quelques doutes ont cependant plané, cette action nazie s'étant déroulée peu de temps après la Saint-Barthélémy dauphinoise.

Lucette Blanc-Fatin, quand je l'ai rencontrée en 1995 dans son petit appartement de l'avenue Alsace-Lorraine à Grenoble, se souvenait bien de ce jour terrible qui avait marqué la fin de son bonheur : *On nous a emmenés, les uns après les autres, cours Berriat à Grenoble. Nous y sommes restés une dizaine de jours enfermés dans une cellule où nous étions une dizaine. Ce fut un séjour terrible...* Tous les patriotes arrêtés à cette époque – ils furent nombreux ! – étaient dirigés la plupart du temps sur Compiègne, où ils restaient un mois, quelquefois un peu plus, avant d'être orientés vers l'Allemagne. Ce fut le cas pour la famille Blanc-Fatin.

Mon mari et mon fils prirent la direction de Buchenwald. Moi, quelques jours plus tard, j'ai pris le convoi de Ravensbrück. Une petite lueur d'humanité dans cet enfer nazi, on nous a accordé une courte visite avant notre séparation Les yeux remplis d'une infinie tristesse, l'ancienne résistante s'empressa d'ajouter : Plus jamais nous n'allions nous revoir ! Eux, ils sont morts là-bas... Dans d'épouvantables conditions !

Lucette Blanc-Fatin m'avoua qu'à son arrivée à Ravensbrück, elle perdit un peu la tête... *Je ne pouvais réaliser tout ce qui nous arrivait. C'est incroyable ce qu'ils nous ont fait, ... incroyable.*

Evoquant les premiers jours passés dans le camp, elle ne trouvait plus ses mots. Sa gorge se nouait... *Après une mise en quarantaine, on m'a fait tourner des obus pendant deux mois. Dix heures de travail très pénible par jour sans manger grand-chose. Quand on travaillait de nuit – les ateliers fonctionnaient sans cesse – on avait droit à une soupe de betteraves et rutabagas supplémentaire tous les deux jours !*

Elle travailla ensuite *aux sables*, construisant avec beaucoup d'autres codétenues des espèces de routes, dans des conditions très dures, épuisantes... *Mais je préférais pourtant travailler, car nous avions une tranche*

de pain en plus par jour. Et cela me faisait sortir de cet horrible camp, de ce camp infect, plein de vermine !

Elle fut aussi employée à des travaux de couture. A d'autres travaux encore, mais toujours dix heures de labeur fastidieux par jour. Et les corvées en plus ! *Un jour d'hiver, alors que j'étais de corvée pour aller chercher à trois heures du matin le gros bidon de café pour les détenues, mes sabots de bois glissèrent sur la glace du chemin en pente et je me suis blessée cruellement au genou. Je n'ai pas été soignée, mais on m'accordait exceptionnellement un banc pour le très pénible appel du matin, qui durait tous les jours de 4 à 6 heures, quel que soit le temps ...".*

Pour elle, l'enfer dura jusqu'au 5 avril 1945. *Ma libération, ça s'est passé curieusement, reconnaissait-elle. Un jour, on nous a mises dans le petit camp de Ravensbrück, nous, les déportées françaises, avec les juives, qui, elles, ne sont pas restées longtemps ; on les a emmenées pour une destination inconnue. On ne les a plus jamais revues... Au bout de huit jours, on nous fit revenir dans le grand camp tout chamboulé, où une vive effervescence régnait. Nous étions deux mille environ. Un nouveau tri fut opéré, je ne sais plus sur quel critère. Et nous ne nous retrouvâmes plus que trois cents. Une Allemande nous dit alors, après nous avoir fait passer à la douche : Retour Paris ! Incrédules, nous ne l'avons pas crue. Nous redoutions le pire ! Et pourtant, c'était vrai.*

Les trois cents Françaises furent en effet abandonnées dans le camp par les nazis qui prirent la fuite. Les troupes alliées étaient si près ! Ce sont des ambulanciers américains qui récupérèrent les rescapées de Ravensbrück. *Mais la guerre n'était pas encore finie. Voilà pourquoi nous sommes rentrées chez nous, un mois avant beaucoup d'autres, passant par la Suisse où nous avons été gentiment reçues. Partout d'ailleurs, sur le long chemin du retour, nous avons été gâtées. Libérées le 5 avril, nous étions le 13 avril à Grenoble. Grenoble, enfin !*

Mais pour Lucette, qui ne pesait plus que 39 kilos, l'affreux cauchemar n'était pas terminé. Elle n'avait pas de nouvelles de son mari et de son fils depuis leur séparation. Qu'étaient-ils devenus, emportés dans le grand tourbillon nazi ? *Je me doutais bien, hélas, que mon mari, sérieusement blessé pendant la première guerre mondiale, n'avait pu supporter les horribles conditions du camp. Pour lui, je ne me faisais guère d'illusions. Mais en revanche, je gardais beaucoup d'espoir pour mon fils, un grand battant qui ne se laissait pas aller.*

Un mois après son retour à Grenoble, elle apprenait l'horrible nouvelle de la bouche des survivants de Buchenwald. Plus jamais elle ne reverrait ni Lucien ni André qui, comme tant d'autres, avaient péri dans les abominables camps. *J'ai su que mon fils avait poussé son dernier soupir à Neuengamme. La veille de ses 20 ans. Elle n'essuya pas la larme qui coulait lentement sur ses joues blafardes, Lucette Blanc-Fatin.*

Jeanne Durand

Mme Jeanne Durand est décédée dans sa 85^e année, le 20 juin 1983. Un faire-part discret, comme le fut toute sa vie celle qui fut une très grande dame de la Résistance, une femme de courage et de cœur dont l'action sauva d'innombrables vies.



Jeanne Durand décorée

Travaillant à la préfecture de l'Isère, puis au service de la main d'œuvre durant la période de l'occupation, madame Durand avait accès aux dossiers des jeunes gens susceptibles de partir au STO. Elle réalisa pour eux cartes de travail et fausses pièces d'identité au mépris des grands risques qu'elle assumait quant à elle. A Grenoble et dans toute la vallée du Grésivaudan, au Cheylas, à Pontcharra, Goncelin, Montbonnot, St-Pierre-d'Allevard, elle a muni les Résistants et les Israélites de fausses cartes d'identité, parfaitement insoupçonnables, puisque elle était détentrice de tampons et de cachets officiels.

Sur le point d'être arrêtée, alors que la gestapo cernait pour une toute autre affaire le pâté de maisons où elle habitait, elle fut sauvée grâce au sang-froid, à la présence d'esprit et au courage de son mari. Celui-ci brûla les documents et les cachets. Lorsque la police allemande arriva au logement des Durand, tous les papiers et objets compromettants avaient disparu. Deux jours plus tard, Jeanne Durand et son mari étaient relâchés et poursuivaient leur redoutable mission altruiste et patriotique de combattants solitaires.

Mme Jeanne Durand a reçu la médaille de la Résistance des mains de M. Chavant. Elle était également chevalier du mérite social, titulaire de la croix du combattant 39-45 et de la médaille du combattant volontaire de la Résistance.

(Le texte ci-dessus est la copie – avec l'aimable autorisation du journal – d'un article du *Dauphiné Libéré* paru le 2 juillet 1983, page 8.)

Née **Jeanne Hugonnard**, madame Durand est décédée en juin 1983 au CHU de La Tronche. Elle est inhumée à St-Roch dans le carré 2, rang 11, tombe 6821.

Sa tombe à St-Roch



D'autres Jeanne Durand.

Beaucoup de secrétaires, de fonctionnaires, de préposés aux écritures ont eu une conduite héroïque en falsifiant des documents ou en alertant qui de droit, les personnes menacées ou les groupes d'action. Elles agissaient dans les bureaux de la préfecture, dans les mairies et dans tous les rouages de l'administration.

Dans les mairies, de petites mains établissaient de faux certificats de naissance pour la délivrance de papiers d'identité et les présentaient à leur maire pour signature, même quand ce maire était maréchaliste, comme à Domène par exemple. Ces citoyens courageux allaient jusqu'à subtiliser des tampons officiels, le temps que d'habiles artisans en fassent des reproductions. Elles ont ainsi permis de sauver la vie de beaucoup de réfugiés et de proscrits, particulièrement des Juifs.



Dans les bureaux de poste également, il y a eu des employées courageuses qui espionnaient le courrier ou les échanges téléphoniques des services de répression et informaient les Français menacés.

Il faut ajouter que la très grande majorité de ces héros n'ont reçu aucune médaille et n'ont rien réclamé après la guerre. Très peu ont cherché à se prévaloir de leur courage pour obtenir un poste important.

Geneviève Genevey

Egalement employée à la préfecture de l'Isère, elle a fourni des faux papiers aux juifs, en a hébergé et placé des enfants chez des amis. Par ailleurs, du fait de ses fonctions à la préfecture, elle était informée lorsque des rafles étaient prévues dans la ville et s'efforçait d'avertir les Juifs qu'elle connaissait et de leur trouver un refuge. Elle a obtenu la *médaille des Justes*. Décédée en 2010, elle est inhumée à Chambéry

Louise Vallier

Louise Vallier, née en 1897 à Gresse, épouse Martin-Dhermont, résidait au hameau du Faubourg. Ses fils, résistants dans un groupe-franc, sont fusillés devant elle. Transférée à Grenoble, puis à Lyon, elle est torturée par la gestapo et déportée par le dernier train du 11 août 44 à Torgau puis à Ravensbrück, où elle décède le jour de Noël 1944 (selon Guy Giraud, qui cite de nombreuses résistantes, *in MuseeDeLaResistanceEnLigne.org*).

Anne-Marie Mingat

Secrétaire de la mairie de Domène, connaissant les rouages de l'administration communale, elle a fourni, elle aussi, de faux certificats, des cartes d'alimentation, des papiers d'identité. Elle a hébergé une famille juive et caché leur fille pendant toute la guerre. Elle aussi a reçu la *médaille des Justes*. Mimi, comme on l'appelle partout selon son nom de guerre, aura 100 ans en 2017.

Il ne faut pas oublier que cette assistance aux proscrits, aux Juifs, aux maquisards, entraînait les pires représailles quand elle était découverte. C'est à cause de ces héros et héroïnes que les trois quarts des français juifs ont réussi à survivre.

Marguerite Gonnet

Marguerite Lemeignen est née le 13 octobre 1898 à Nantes. En 1939 elle vit à Grenoble où elle a épousé Albert Gonnet, avocat, président du syndicat d'initiatives et responsable associatif. Lorsque la guerre éclate, Marguerite est mère de neuf garçons dont le dernier n'a pas deux ans. La demande d'armistice de Pétain en juin 40 bouleverse cette mère de famille chrétienne et apolitique selon ses dires. Elle ne peut rester inactive.



Fin 1940, le hasard, lors du passage de la ligne de démarcation, met sur son chemin un homme, traqué par des soldats, qui lui confie un document à remettre à une adresse précise à Paris. C'est le déclic. Marguerite Gonnet entre en Résistance

Le hasard encore, dans un hôtel du col du Lautaret, lui fait entendre les premières notes de la cinquième symphonie de Beethoven, indicatif de la BBC dont elle est une auditrice assidue. C'est par ce *mot de passe* qu'elle fait la connaissance des époux Montigny, amis de Lucie et Raymond Aubrac, cofondateurs avec Emmanuel d'Astier du mouvement *Libération Sud*. La voici chargée d'implanter le mouvement dans l'Isère.

Elle devra récupérer le journal clandestin *Libération*, le diffuser, donc recruter des diffuseurs. Devenue *la Cousine*, Marguerite Gonnet trouve ses relais dans les milieux les plus divers. Pendant l'hiver 41 elle rencontre Yvon Morandat, l'un des dirigeants de *Libération-Sud* qui l'investit responsable départementale.

Poursuivant ses activités, elle est arrêtée avec deux autres Résistants le 18 avril 42, à la suite d'une dénonciation. Le jour même, elle déclare au commissaire de police qui l'interroge : *Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait par amour pour mon pays et avec l'entière approbation de ma conscience.*

On perquisitionne chez elle où l'on trouve 580 exemplaires de *Libération* et 440 tracts intitulés *Ces Messieurs de Vichy*. Le 20 avril, *la Cousine* est mise au secret dans le quartier des condamnés à mort de la prison Saint-Joseph de Lyon. La même nuit elle perd l'enfant qu'elle attendait.

Jugée avec ses deux compagnons par le tribunal militaire à Lyon, elle est accusée d'avoir détenu et distribué des tracts de nature à nuire à la défense nationale. A la question du président : *Qu'avez-vous à dire ?*, elle répond : *Tout simplement mon colonel que je préfère être à ma place qu'à la vôtre.* Et à la question : *Comment une mère de neuf enfants peut-elle se conduire ainsi ?* sa réponse : *Lorsque les hommes laissent tomber les armes, il faut bien que les femmes les ramassent.* Elle est condamnée à deux ans de prison avec sursis.

Elle refuse de demander sa grâce à Pétain mais, étant digne d'indulgence, elle est mise en liberté provisoire le 29 avril. N'est-elle pas mère de famille nombreuse et épouse d'un homme honorablement connu ? Cela pourrait provoquer un scandale. Il en faudrait plus pour décourager Marguerite Gonnet ; rentrée à Grenoble, elle reprend son combat clandestin.

Mais les arrestations ont suscité les craintes des responsables nationaux du mouvement. Jean Weber, *Beaumont*, devient responsable départemental de *Libération Sud* et peut s'appuyer sur le travail accompli par celle qui l'a précédé pour élargir le mouvement dans l'Isère. C'est le moment où les réseaux de résistance prennent des contacts pour unifier leurs actions : formation du *Comité de l'Isère de la France Combattante* à l'automne 42, des *Mouvements Unis de la Résistance* au printemps 43, apparition des premiers maquis de réfractaires au *Service du travail obligatoire* (STO).

Marguerite Gonnet n'a rien perdu de sa combativité. Elle se déplace fréquemment par le train Pontcharra-La-Rochette-Allevard pour rencontrer le dentiste Jack Quillet qui organise le maquis autour d'Allevard. A Grenoble, comme l'avait fait Marie Reynoard, elle est en contact avec un réseau de Résistants polonais.

A son exemple, quatre de ses fils sont entrés dans la lutte : deux sont arrêtés le 11 novembre 43, date de la tristement célèbre manifestation de Grenoble, mais ils parviendront à s'évader. Deux autres rejoignent la *compagnie Bernard* dans le Grésivaudan. Elle-même continue à agir, prenant des risques inouïs en hébergeant des membres du groupe franc. Devant une menace précise et programmée elle se réfugie à Villard d'Arène où elle assiste aux combats de l'Oisans du 9 au 22 août.

Après la Libération, son activité reconnue, elle siège, seule femme jurée, à la cour de justice ainsi qu'au *Comité départemental de libération nationale* (CDLN). Mais elle n'était pas femme à se reposer. Outre l'éducation de ses enfants, elle entreprendra encore des tâches sociales d'importance comme la direction du préventorium de Villard-de-Lans.

Après une vie si bien remplie, de celles qui ne peuvent que forcer l'admiration, elle s'éteint à Paris dans sa 98e année le 27 mai 1996. Marguerite Gonnet était médaillée de la Résistance et chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction lui avait été remise le 9 février 1985 par Raymond Aubrac.

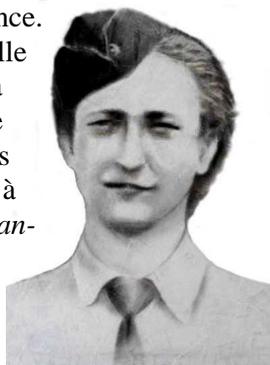
(Article d'Andrée Lancha, site de l'ANACR-Isère, 26 janvier 2010, avec l'aimable autorisation de l'auteur.)



Une rue porte son nom dans le quartier de Bonne.

Paulette Jacquier-Roux (Marie-Jeanne)

Paulette Jacquier-Roux, *Marie-Jeanne*, est une héroïne de la Résistance. Dès 1940, à 22 ans, cette jeune fille idéaliste, mystique et poète, n'a qu'une idée en tête, *résister*. Elle cherche à rejoindre Londres, sans succès, puis va prendre contact à Grenoble auprès du résistant *Jean-Marie*, puis du capitaine Nal.



Elle se distingue tout de suite en accomplissant des missions dangereuses emportant des plis ou des valises vers des villes du sud-est, Lyon, Valence, Avignon, Clermont-Ferrand, ... , puis elle va obtenir *d'accompagner les groupes francs* de la Frette dans leurs attaques et y participe bientôt les armes à la main.

En 1942, elle crée sa propre *sizaine* à La Frette, la dirige elle-même et multiplie les coups de mains contre *l'occupant* et ses collaborateurs, tout en transmettant à Londres des informations sur le mouvement des troupes ennemies ou l'inventaire de leurs installations. Déguisée en infirmière, elle pénètre dans l'aérodrome de Bron et relève les emplacements des batteries de DCA, des dépôts d'essence et de munitions. Sa bravoure commence à être légendaire.

Après le parachutage d'armes du 25 juin 1943 sur le plateau, Marie-Jeanne monte au Vercors pour se procurer de l'armement. Le commandant Huet (Hervieux), chef militaire du Vercors, accepte, après hésitation, de lui remettre des armes, des explosifs et des grenades. Très vite, elle devient une cible prioritaire pour l'ennemi. La milice réussit à l'identifier, la dénonce aux allemands et le 7 mai 1944, la gestapo investit La Frette, cerne la ferme de son père, arrête cinq de ses compagnons qui seront déportés. Marie-Jeanne, qui logeait chez une voisine, parvient à s'échapper à bicyclette.

Il va s'établir un *jeu du chat et de la souris* pendant presque deux mois. Le 12 juillet 44, venant en aide à un groupe de Résistants combattant au col du Banchet, elle est capturée par des collaborateurs (PPF) qui la remettent à la feldgendarmérie de Bourgoin. Malgré un interrogatoire *musclé*, ses tortionnaires nazis et français ne sont pas sûrs d'avoir mis la main sur la vraie Marie-Jeanne. Frappée, craignant de ne pouvoir se taire plus longtemps, elle décide de s'évader ; en pleine nuit, à l'aide d'une corde improvisée, elle se laisse glisser de la fenêtre de sa prison (13 juillet 1944).

La corde casse et elle se blesse en tombant, mais parvient, en se jetant dans une rivière, à déjouer les chiens qui la traquent. Elle réussit à joindre des amis qui vont la soigner ; elle rejoint ensuite le maquis de Chambaran. En représailles, les Allemands, furieux, fusillent deux otages à La Frette, dont son père, ancien combattant de 14-18, incendie sa maison et quatre fermes voisines.

Le 18 août, un gros convoi ennemi part de Grenoble pour Lyon, Marie-Jeanne l'attaque près de Champier ; elle combat à la grenade, poursuit les Allemands jusqu'à Lyon et participe à libération de la ville. Le 14 septembre 1944, Paulette, qui a 26 ans, reçoit des mains du général de Gaulle les insignes de chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel pour faits de guerre.

Marie-Jeanne va rester jusqu'à la fin de la guerre avec les maquisards de Chambaran, mutés dans le 4e bataillon de marche ; elle les suivra – toujours au premier rang – dans les Vosges et en Alsace pour chasser l'Allemand hors de France. Après la victoire, elle aurait été quelque temps assistante sociale en Allemagne.

Revenue à La Frette, elle épousera en 1948 un officier, le capitaine Séguret, et en aura trois enfants. Son mari décède en revenant d'une mission en Indochine.

Marie-Jeanne sera promue officier de la Légion d'honneur en 1974 à Viriville. Elle décède tragiquement l'année suivante. Elle est inhumée à La Frette (Isère).

Voici l'un de ses poèmes* :

*Mon Dieu, j'aimerais mieux ma tâche paysanne
Et semeuse de vie, une tâche d'amour,
Mais l'Allemand est là ... Il ne peut être sourd,
Mon Dieu, mon cœur de femme,
aux sanglots et aux rôles.*



*Marie-Jeanne décorée à Lyon
par le général de Gaulle*

Citons également **Gabrielle Giffard**, de Vizille, qui entre en résistance dès l'âge de 15 ans aux côtés de Marie Reynoard, en rédigeant et distribuant des tracts, sous le nom d'*Ariel*. Plus tard, elle combattra au sein du corps franc du capitaine Nal jusqu'en août 44 à Gières et à Vizille contre les dernières troupes allemandes.

* Histoire des diocèses de France, Ambroise Jobert, direction Bernard Bligny, p. 283, éd. Beauchesne.

Isaure Luzet

Isaure Luzet est née à Luxeuil en décembre 1899. Elle perd son père très jeune et vient s'installer en 1908 à Grenoble avec sa mère enseignante. Elle poursuit des études de pharmacie, tout en se consacrant activement au scoutisme, mouvement où elle a laissé le souvenir d'une cheftaine hors pair. Elle restera toute sa vie imprégnée de l'idéal scout et fut l'une des premières Françaises à obtenir le diplôme de pharmacien.



Vers 1924, elle crée à Grenoble, sur le cours Jean-Jaurès, dans un quartier encore rural, une pharmacie qu'elle appelle *le Dragon*, à cause de la proximité du Drac ; elle a reçu pour cela l'aide financière du Dr Bisch, propriétaire d'une clinique privée toute proche. Elle et sa mère habiteront un appartement au-dessus de la pharmacie.

Arrivent la guerre en 1940, puis la débâcle. Des religieuses strasbourgeoises de la congrégation Notre-Dame de Sion se réfugient à Grenoble et fondent un établissement près de la pharmacie du Dragon. Elles installent sur place une école pour jeunes filles avec pensionnat.

Isaure Luzet a 41 ans au début de la guerre. Enrôlée dans la Croix-Rouge, elle est affectée à un poste de secours et de protection contre les bombardements aériens, ce qui lui vaudra l'autorisation de se déplacer à vélo dans la ville malgré le couvre-feu. Elle se consacrera dès lors, comme agent de la Croix-Rouge, à apporter aide ou protection à de nombreux Grenoblois ou réfugiés traqués par la police de Vichy, puis par l'occupant nazi. Elle parviendra même, en janvier 1943, à faire libérer quatre résistantes arrêtées au château de Murinais.

Sous l'occupation, les *sœurs* de ND de Sion s'orientent nettement vers le sauvetage des Juifs et surtout des filles, qu'elles hébergent et dissimulent parmi leurs autres pensionnaires. Malgré les incursions de la gestapo, toutes les filles cachées par elles seront sauvées, souvent avec le concours d'Isaure Luzet. La dirigeante, Magda Zech, recevra *la médaille des Justes*, comme l'ancelle (novice) Denise Paulin, notoirement active dans ce sauvetage.

Izaure Luzet, proche à tout point de vue de cette congrégation, a rapidement participé à ces sauvetages, en procurant des faux papiers, mais aussi en conduisant, à ses risques et périls, des enfants vers des familles ou des établissements ruraux (fermes, orphelinats, pensionnats, préventoriums...), moins exposés qu'en ville. Elle a caché chez elle une jeune juive confiée à ND de Sion. Elle a également recueilli – et donc sauvé – des adultes, en les hébergeant avant de les confier à des réseaux d'exfiltration vers la Suisse et après les avoir munis de faux papiers. En effet, à partir d'août 1942, la Suisse n'acceptait plus les juifs ni les réfugiés pour raison raciale. Il leur fallait donc de fausses identités pour tenter d'obtenir le droit d'asile en Suisse.

Isaure était en relation étroite avec la congrégation de Sion, mais aussi avec plusieurs réseaux de résistance, dont *Gallia* (renseignements), *Mathilda* (parachutages) et *Périclès* qui recrutait pour le maquis des réfractaires au STO. Elle recevait chez elle régulièrement l'officier maquisard Sarrazac, l'un des dirigeants de ce réseau.

Sensible aux besoins des camps du maquis, Isaure Luzet réunissait des vivres, des médicaments, des vêtements pour en faire des colis à leur destination ; il lui est arrivé de porter elle-même ces colis en montagne, milieu qui lui était familier grâce à sa formation scout. Elle est même allée enterrer des maquisards tués au Vercors.

Elle a parfois procédé à des voyages encore plus dangereux, comme à Lyon et même à Vichy, toujours dans le but de sauver des personnes traquées, spécialement des Juifs. Bien sûr, elle a poursuivi son activité d'agent de la Croix-Rouge, ce qui lui a permis d'approcher – et parfois d'aider – des patriotes arrêtés.

Après la guerre, elle est élue conseillère municipale de Grenoble d'octobre 1947 à mars 1959 sur la liste centriste de Léon Martin. Elle s'engage dans plusieurs commissions, celles orientées vers le social, l'enfance et l'enseignement. Elle sera rapporteur d'un projet de monument à la mémoire des déportés, qui sera, grâce à elle, érigé près de celui des *Diables bleus*.

Lors de l'affaire Finaly (1945-53), elle prend parti pour Antoinette Brun, qui, soutenue par la congrégation de Sion et une partie du clergé, refusait de rendre à leur famille naturelle les deux enfants du couple juif Finaly, mort en déportation. Pour dissimuler ces enfants aux autorités civiles, Isaure Luzet acceptera de fournir des faux papiers. Peu avant le dénouement de l'affaire, elle sera arrêtée et emprisonnée (3 mars 1953), mais seulement pendant quatre jours, un accord étant intervenu le 6 mars entre les parties en conflit.

Elle sera proclamée *Juste parmi les nations* en 1988. Lors de la cérémonie, elle avait rappelé sa communauté d'action avec la congrégation de Sion et affirmé qu'elle n'aurait rien pu faire sans l'**ancelle Joséphine***.



Denise Paulin

Elle avait obtenu plusieurs autres décorations : médaille de la Résistance, croix du combattant volontaire de la Résistance, croix du combattant..., ainsi que des attestations d'appartenance aux réseaux cités plus haut.

Isaure Luzet est décédée le 14 juillet 1995 à l'âge de 96 ans. Elle est inhumée au cimetière St-Roch dans une tombe longtemps abandonnée, mais réhabilitée en 2016 par les soins de l'association St-Roch grâce à de généreux donateurs (carré7, rang 14, tombe 153).

* L'ancelle Joséphine, née **Denise Paulin** à Chapareillan, a sauvé des dizaines de Juifs avec l'aide de sa famille.

Eva Péan-Pagès

Evangelina Ellis, surnommée Eva, est née en 1877 au Luxembourg. Elle devient infirmière, se marie deux fois, aura 3 enfants et portera le nom de leurs pères, Jean-Baptiste Péan et Jules Pagès. C'est une protestante convaincue, très respectueuse des prescriptions de la Bible. Dans les emplois sociaux qui lui seront confiés, elle fera toujours preuve de courage, voire d'autorité, mais aussi d'humanité.



La villa Brise des Neiges

En 1942, elle est chargée de la direction du foyer *Brise des neiges* à La Tronche. Construite en 1901, la *villa Vernet* devient en 1904 *Maison des Tilleuls*, pension de famille pour jeunes filles. En 1918, acquise par une association protestante, la villa est consacrée à l'éducation des orphelins de guerre, particulièrement nombreuses à cette époque, puis, vers 1924, elle prend le nom de *Brise des neiges* pour accueillir surtout des étudiantes. La maison est confortable, entourée d'un jardin avec tennis et salle de gymnastique¹.

Dans *Brise des neiges*, maison conçue au maximum pour 50 personnes, Eva cachera plus de 95 Juifs, surtout des filles, mais aussi des familles et quelques hommes, ainsi qu'une vingtaine de non-juifs. Le pasteur Westphal de Grenoble l'aidait au maximum ainsi que le maire de La Tronche, **Auguste Rey**, qui ira jusqu'à fournir des faux papiers pour certains de ses protégés, en particulier ceux qui voulaient passer en Suisse.

On imagine les difficultés d'approvisionnement de cette institution surpeuplée, surtout en ces temps de restrictions et avec des pensionnaires proscrits, donc sans tickets de ravitaillement. Eva parviendra cependant à les maintenir saufs et en vie ; le moral de la maison était excellent : on chantait des cantiques, on écoutait du piano, on lisait la Bible. Mais Eva n'obligeait personne à participer à ces séances ; elle respectait la religion de ses protégés. Quelques stratagèmes avaient été mis au point pour détourner l'attention de la gestapo lors de ses perquisitions, mais la principale raison de l'absence d'arrestations sera le sang-froid, le courage et l'audace d'Eva devant la police allemande. Elle était consciente des risques qu'elle prenait, mais elle a toujours cru à la protection divine.

Eva Péan-Pagès a quitté *Brise des neiges* en 1946. Elle avait 69 ans et prendra sa retraite à Paris, où elle décède 5 ans plus tard. Elle est inhumée dans l'île de Ré. Elle avait été déclarée *Juste parmi les nations* à titre posthume en 2001².

Eva Péan-Pagès ne constitue pas un cas isolé dans le sauvetage des Juifs. Les protestants se souvenaient certainement des **persécutions** dont ils avaient été l'objet sous Louis XIV. Des milliers d'entre eux avaient été pendus, décapités, envoyés aux galères ou jetés dans des prisons mortifères et environ 200 000 avaient réussi à fuir la France à leurs risques et périls. Sous *l'occupation*, l'histoire se renouvelait, mais c'était maintenant les Juifs qui étaient persécutés et, comme pour les protestants deux siècles et demi plus tôt, c'est encore en Suisse que les proscrits rhône-alpins cherchaient *le refuge*. De plus, les protestants n'avaient aucune sympathie pour le maréchal et sa *Révolution nationale*. C'est sans doute pourquoi, dès le début de *l'occupation*, les huguenots ont voulu protéger les Juifs malgré les énormes risques encourus.

Parmi les faits les plus connus dans le sauvetage protestant des Juifs, rappelons d'abord l'exploit de la région de **Le Chambon sur Lignon** avec ses 5000 Juifs sauvés par les habitants conduits par le pasteur **André Trocmé** et son épouse **Magda**. Dans la Drôme, 1500 Juifs environ seront sauvés à **Dieulefit** par toute une population fortement protestante entraînée par **Marguerite Soubeyran**, **Catherine Krafft** et **Jeanne Barnier**.

Plus près de chez nous, en Isère, à **Prélenfrey-du-Gua**, **Hélène Guidi**, son mari André et son fils Georges, qui géraient le préventorium des Tilleuls, ont réussi à sauver une cinquantaine d'enfants juifs avec la complicité de toute la population, sans connotation religieuse.

Des catholiques, individuellement ou au sein de leurs institutions, ont majoritairement participé au sauvetage des Juifs, mais ils ont été plus tardifs à s'y consacrer. Ils n'avaient pas ce souvenir récent de la persécution religieuse et avaient en majorité accordé leur confiance au régime de Vichy. Cependant, après les rafles de 1942, l'opinion catholique avait basculé de l'antisémitisme à la compassion. Rappelons la phrase courageuse de **Mgr Saliège**, évêque de Toulouse : *Les Juifs sont des hommes, les juives sont des femmes*, et les *Justes* éminents qu'ont été **le père Chaillet**, **Germaine Ribière** ou l'Iséroise **Denise Paulin**, tous trois catholiques, sans oublier **l'abbé Pierre** et ses actions à Grenoble.

1. La villa est située tout près de l'ancienne institution Raillane, qui, au siècle précédent, éduquait ici des jeunes gens.

2. Source principale : **François Boulet**, *Refuge et résistance, La Tronche 1939-1945*, éd Ampelos, avec son aimable autorisation.

Marie Reynoard

Marie Reynoard, née à Bastia le 28 octobre 1897, est une héroïne de la Résistance grenobloise. Agrégée de lettres, elle enseigne à Cahors puis à Marseille, avant d'être nommée en 1936 au lycée de filles de Grenoble. Selon Pierre Fugain, *elle avait un très beau visage de Joconde, des cheveux noirs et de grands yeux doux et pensifs.*



D'une santé fragile, atteinte de tuberculose, elle est contrainte à de fréquents séjours dans les sanatoriums. Malgré cela, en 1939, elle organise l'accueil des réfugiés polonais en créant des *comités Chopin* et s'engage dans la Résistance dès 1940 en fondant un groupe *Vérité*. Lors d'un voyage à Marseille, elle rencontre Henri Frenay, dirigeant du mouvement de *Libération nationale*. Elle réunit les premiers résistants de Grenoble dans son petit appartement du 4 rue Joseph-Fourier et accueille dans son salon, fin novembre 1941, Henri Frenay et François de Menthon, qui décident de réunir leurs mouvements et leurs journaux *Vérité* et *Liberté* en un seul qui prend le nom de *Combat*.

Marie Reynoard prend alors la direction départementale du mouvement *Combat* sous le nom de *Mado*, puis de *Claude*. Elle commence par distribuer des tracts à la sortie des usines. Ces tracts viennent de Lyon et sont acheminés par train ou par car, grâce à des voyageurs complices qui les déposent dans un café situé près de la gare et tenu par le ménage de Résistants Collomb.

Marie recrute alors des patriotes et leur enseigne les règles du sabotage. A la suite d'une trahison, elle est arrêtée le 4 octobre 1942 à la sortie de son lycée ; la police trouve chez elle des explosifs. Transférée à Lyon, elle est condamnée à 6 mois de prison pour *menées antinationales et distribution de tracts gaullistes*, et suspendue de ses fonctions d'enseignante. 32 résistants sont arrêtés avec elle. Elle est libérée en février 1943, pour raison de santé. A peine libre, vieillie et amaigrie, elle reprend ses activités clandestines en changeant son pseudonyme de *Claude* pour celui de *Claire Grasset*.

Entre temps, le mouvement *Combat* s'était donné d'autres chefs : d'abord Robert Blum, arrêté en janvier 1943, puis Paul Zigent, le Dr Pellet et Jean Bistési, tous assassinés. Jean Bistési n'aura dirigé le mouvement que quelques jours avant d'être victime de la St-Barthélémy grenobloise le 29 novembre 1943.

Marie Reynoard, qui, dès sa libération, a continué ses activités de résistance est trahie une nouvelle fois quatre mois plus tard. Arrêtée en mai 1943 à Lyon par l'un des sbires de Barbie, elle est incarcérée au fort Montluc, puis transférée à Compiègne et à **Ravensbrück**, par un convoi emmenant 900 déportées en février 1944.

Elle va y subir un véritable martyre, à cause de sa santé, mais elle fera l'admiration de ses compagnes de captivité par sa culture, sa bonté et son dévouement dans les pires circonstances. Cruellement mordue par un chien lancé contre elle par les gardes du camp, elle ne sera pas soignée. Ses plaies s'infectent et, sous-alimentée, au terme d'une atroce agonie, elle est victime d'une septicémie en janvier 1945 ; emmenée au *revier*, refusant le poison qu'on veut lui injecter, elle est frappée à mort par les gardiennes de ce simulacre d'infirmerie.

A Grenoble, une plaque rappelle sa mémoire au lycée Stendhal, l'ancien lycée de jeunes filles, et au n° 4, rue Joseph Fourier, son domicile. Une avenue porte son nom depuis 1968 entre la Villeneuve et le Village olympique, ainsi que des établissements scolaires, lycée à Villard-Bonnot, école maternelle et résidence universitaire à Grenoble, salle de réunion à Gières ...

Ravensbrück était un camp de travail pour les femmes déportées, situé dans une zone marécageuse au nord de Berlin. Il y est même né des enfants, vite tués, ou morts par défaut de nourriture. Plus de 132 000 femmes y ont été enfermées et moins de 15 000 ont survécu. Elles étaient employées soit dans des mines de sel, soit à la fabrication d'armement. Dès qu'elles ne pouvaient plus travailler, elles étaient tuées par injection létale ou par balle, plus tard dans une chambre à gaz. Des pseudo expériences médicales, très mutilantes, y ont été pratiquées sur les déportées.

Ce camp était, comme les autres, conçu pour terroriser, brutaliser, humilier, torturer et assassiner les détenues. Il a fonctionné pendant 6 ans, de 1939 à 1945. Seuls sept gardien(ne)s de Ravensbrück – on devrait dire tortionnaires – ont été arrêtés et jugés après la guerre.

Lucette Blanc-Fatin y a séjourné 15 mois. Bien des femmes célèbres ont connu ce camp, comme Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Elisabeth Rothschild, Germaine Tillion... ainsi que les infirmières de la Luire, dont Odette Malossane qui y mourra. Par contre, Simone Veil, ou Simone Lagrange, cataloguées comme juives, ont été déportées à Auschwitz, camp d'extermination encore plus abominable que celui de Ravensbrück.



Déportées de Ravensbrück

Rose Valland

Rosa Antonia Valland, est née en 1898 à St-Etienne-de-St-Geoirs. Son père était charron.

En 1914, elle entre à l'école normale de Grenoble. Douée pour le dessin, elle suit, à partir de 1918, des écoles de beaux-arts de plus en plus prestigieuses, à Lyon, puis Paris : école supérieure des beaux arts, école du Louvre. Elle réussit le concours du professorat de dessin et soutient en 1931 une thèse sur l'évolution de l'art italien.



Elle se consacre ensuite à l'histoire de l'art et suit les cours de l'Ecole pratique des hautes études où elle soutient une seconde thèse sur les origines byzantines de l'art de la Renaissance. Elle assiste ensuite aux cours du Collège de France et de l'institut d'art et d'archéologie de Paris, cours d'histoire de l'art moderne, d'archéologie médiévale et d'archéologie grecque. Ces formations, en sus de sa thèse au Louvre, lui donnent une licence spéciale d'histoire de l'art et d'archéologie. Elle voyage en Italie et probablement en Allemagne, car elle en parlera la langue sans l'avoir étudiée.

En 1932, elle devient *attachée bénévole* au musée du Jeu de Paume des Tuileries. Elle s'occupe du catalogue des collections, puis travaille à une quinzaine d'expositions. Elle écrit de nombreux articles dans des revues d'art et des journaux. Bien que bardée de diplômes, elle ne deviendra salariée qu'en 1939, attachée de conservation au musée du Jeu de Paume. Elle participera au déménagement et à la dissimulation des œuvres d'art majeures de nos musées nationaux, devant la menace de l'invasion allemande.

Pendant *l'occupation*, les Allemands pillent systématiquement en France les musées et les collections privées, principalement celles des Juifs exilés ou déportés. Ils déposent au musée du Jeu de Paume les œuvres volées (environ 100 000) avant de les envoyer en Allemagne. A la demande du directeur des musées, Rose Valland dressera un inventaire précis des œuvres en partance, essayant de connaître leur destination, le transporteur et le numéro du convoi. Pendant quatre ans, pour remplir ses fiches, elle déchiffre les *carbones* allemands récupérés dans les poubelles et espionne à leur insu les conversations des chefs nazis. Elle fournit également des informations à la Résistance sur les trains transportant les œuvres, afin que ces convois soient épargnés.

Dès l'automne 44, Rose renseigne les Américains pour éviter le bombardement des dépôts présumés et faciliter la récupération des œuvres. Elle est ensuite nommée à la *Commission de récupération artistique*, d'abord en zone française d'occupation, puis en 1947 dans toute l'Allemagne, zone soviétique comprise, où elle pourra réaliser quelques missions d'espionnage pour la France.

Elle avait obtenu en 1947 le grade de capitaine *officier Beaux-arts*. Spécialiste du pillage allemand, elle témoignera au procès des chefs nazis à Nuremberg.

A son retour en France en 1953, elle devient chef du service de protection des œuvres d'art puis est nommée en 1955 conservatrice des Musées nationaux, consécration de sa carrière. En 1961, elle publie son histoire dans un livre, *le Front de l'art*. Sa volonté de restitution des œuvres spoliées n'est pas toujours encouragée.

Rose Valland prend sa retraite en 1968 à 70 ans, mais continuera à travailler pour la restitution des œuvres à leurs ayants droit. Elle a reçu de nombreuses décorations françaises et étrangères : Légion d'honneur, commandeur des Arts et des Lettres, médaille de la Résistance, médaille US de la Liberté, officier de l'ordre du Mérite de la RFA en 1972. Elle était l'une des femmes les plus décorées de France.

Jusqu'à sa mort, elle a vécu avec une Britannique, interprète à l'ambassade des Etats-Unis, ce qui constituait une tare à l'époque et a probablement nui à sa carrière.

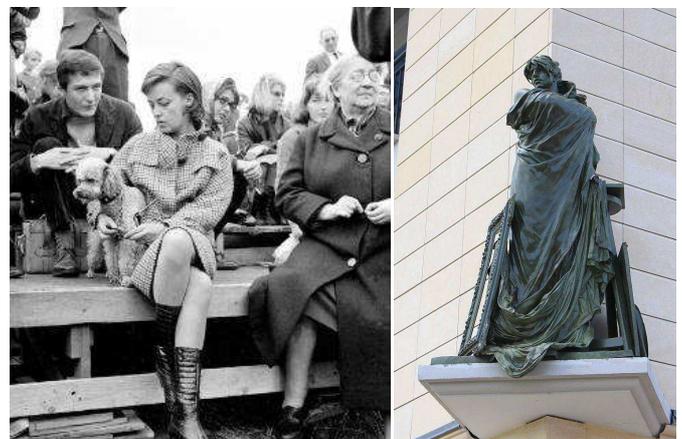
Rose Valland meurt en 1980 à l'âge de 81 ans dans une relative solitude à Ris-Orangis. Elle est enterrée avec sa compagne à St-Etienne-de-St-Geoirs.

Une plaque commémorative a été scellée sur la façade du Jeu de paume en 2005 et, récemment, une statue la représentant a été érigée à Marcq-en-Barœul. Son livre, *le Front de l'art*, où elle raconte sa résistance, a inspiré trois films : *le Train*, *Monuments men* et *l'Espionne aux tableaux*.



Décorée par le général Tate

Rose et son interprète



Rose et Jeanne Moreau (le Train)

Sa statue

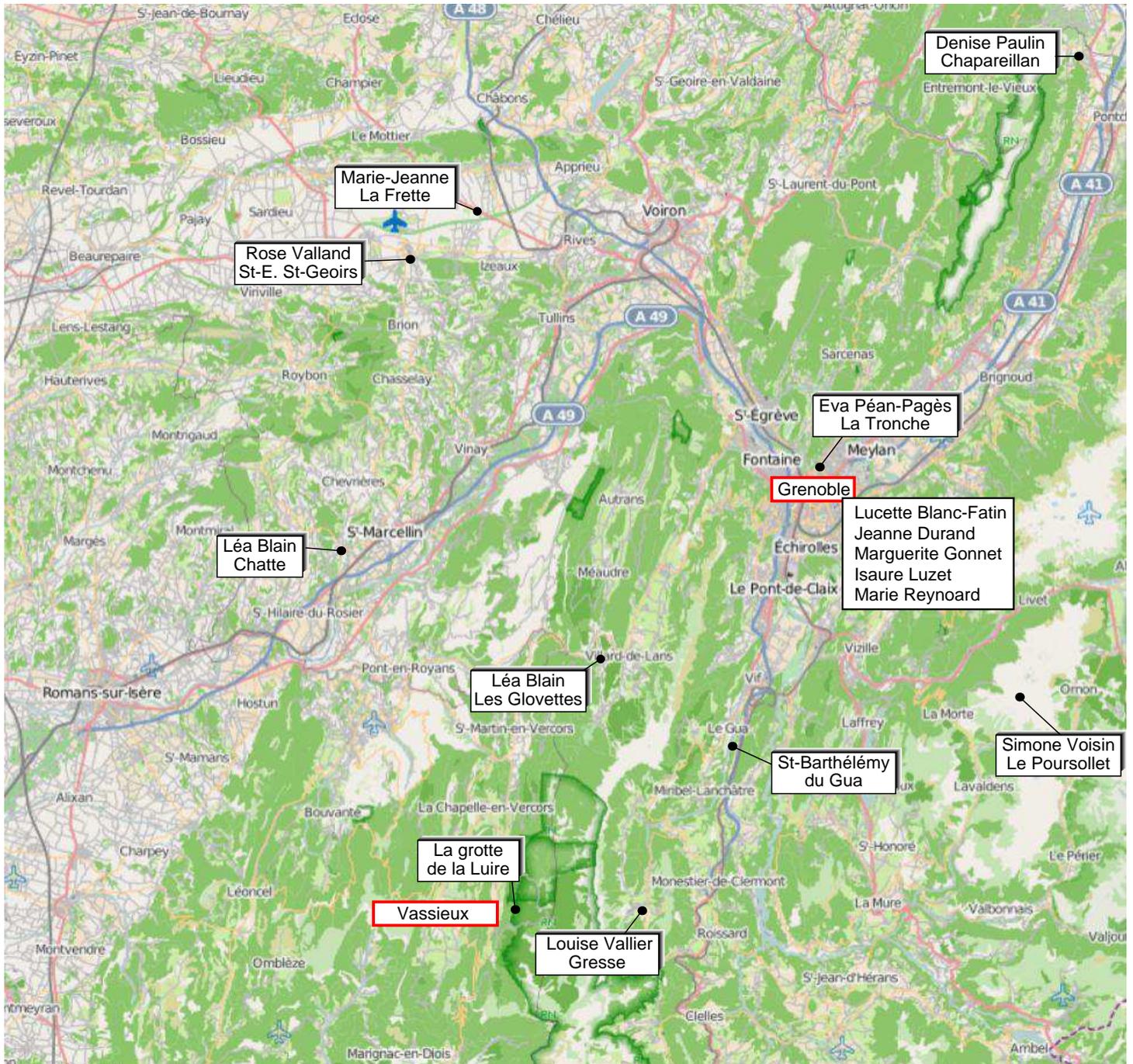
Résistante de l'art,

Elle a fait partie, selon ses propres termes, de ceux qui luttèrent pendant la dernière guerre, pour sauver un peu de la beauté du monde.

Iséroises citées dans ces pages

Infirmières de la Loire, Simone Voisin -----	2	Paulette Jacquier-Roux (Marie-Jeanne) -----	7
Léa Blain -----	3	Isaure Luzet -----	8
Lucette Blanc-Fatin -----	4	Denise Paulin -----	8
Jeanne Durand, Geneviève Genevey -----	5	Eva Péan-Pagès -----	9
Louise Vallier, Anne-Marie Mingat -----	5	Marie Reynoard -----	10
Marguerite Gonnet -----	6	Rose Valland -----	11

La famille Guidi de St-Barthélémy-du-Gua est citée page 9.



La carte de l'Isère ci-dessus montre les lieux où se sont illustrées les héroïnes des pages précédentes.

En couverture : *la Liberté guidant le peuple*, tableau d'Eugène Delacroix, musée du Louvre, avec, en légende, la réponse de Marguerite Gonnet à ses juges.
 Illustrations : Wikipedia, sauf mention contraire.
 Textes imprimés : à Claude Muller (*Lucette Blanc-Fatin*); au *Dauphiné Libéré* (*Jeanne Durand*) ; à Andrée Lancha (*Marguerite Gonnet*) ; à François Boulet (*Eva Péan-Pagès*).
 Auteur : Pierre Blanc, mars 2017.